

LE CARCAN

Christian Michaud

Le Carcan

Roman

Bookelis

Du même auteur

Nécrose, 1982, Ed. Zoé

Les Langages de la mort, 1983, Ed. Zoé

Le Roman de l'illusoire, 2009, Ed. Persée

Je rampe devant ton fard comme glisse le tueur dans la pénombre, 2010, Ed. Persée

© Christian Michaud, 2013

Pour tout contact :

Bookelis – 38 Parc du Golf – 13856 Aix-en-Provence

www.bookelis.com

PRÉFACE

VOYAGE AU BOUT DU CARCAN

Autrefois, au Moyen-âge, la société était plutôt franche de collier. Alors pour punir, assujettir et contraindre, elle recourait à des moyens physiques dont l'efficacité s'avérait d'autant plus redoutable qu'elle obligeait les accusés à des postures et des contorsions douloureuses. Dans son roman *La Chute*, Albert Camus décrit un de ces instruments appelé, un peu euphémiquement, le malconfort : « *Il fallait vivre dans le malconfort. C'est vrai, vous ne connaissez pas cette cellule de basse-fosse qu'au Moyen-âge on appelait le malconfort. En général, on vous y oubliait pour la vie. Cette cellule se distinguait des autres par d'ingénieuses dimensions. Elle n'était pas assez haute pour qu'on s'y tînt debout, mais pas assez large pour qu'on pût s'y coucher. Il fallait prendre le genre empêché, vivre en diagonale, le sommeil était une chute, la veille un accroupissement.* »

Toujours à la même époque, on faisait preuve de plus d'ingéniosité pour entraver davantage le mouvement du corps humain. On trouva alors le carcan, sinistre collier fixé à un poteau pour attacher par le cou un criminel et l'exposer ainsi à l'œil public.

Évidemment, la société moderne ne pouvait s'accommoder ni de ce voyeurisme collectif de la souffrance ni de ces instruments barbares utilisés pour contraindre les individus. Qu'à cela ne tienne : il est toujours possible de recourir à d'autres formes de contraintes sociales d'autant plus efficaces qu'elles sont intériorisées, acceptées, normalisées par les victimes elles-mêmes. C'est ainsi que le malconfort et le carcan sociaux ont remplacé les instruments de torture de jadis. Il suffit alors de *dresser* des « potences morales » pour *dresser* tous les individus. Et c'est justement à un voyage au bout du carcan social que nous convie Le Carcan, ce texte, trempé dans la douleur, de Christian Michaud. C'est l'aventure d'un homme, mais c'est celle aussi de tous les hommes, pour peu qu'ils observent bien le carcan qui, désormais, constitue leur espace, leur raison de vivre, leurs mots, leurs maux, leurs biens, leurs relations, leurs peurs, leurs joies...

Ce n'est qu'un homme. « *Un homme, comme dirait Jean-Paul Sartre, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui* ». Et cet homme qui ne décline nulle identité, nulle appartenance sauf celle de la meute des hommes, décide de sonder le sens de son existence. Mal lui en prend : il découvre alors que la vie est gouvernée par un carcan. Un carcan social, pour préciser, fait de gestes, de comportements, de compromissions, de promiscuités, de lâchetés, de délations, de peurs, de tristesse, d'horreurs...

Obligé de naviguer à vue, jour et nuit, dans de tels rivages, l'homme éprouve alors un profond sentiment de mal être, non seulement vis-à-vis de ses semblables, mais aussi de lui-même. Comme Cioran, il comprend alors non pas « *l'inconvénient d'être né* », mais l'inconvénient d'arriver, par les chemins combien tortueux de la vie, à l'âge adulte : « *Il allait devoir jouer, composer, simuler, nourrir cette société des mêmes jeux, des mêmes adroites compromissions qu'elle connaissait depuis toujours. Tout allait devenir mitigé, diffus, lâche, faux, insensible. Tout le menait vers l'état dérisoire de l'adulte.* »

Arrivé à ce stade de l'existence, l'aventure de l'homme, ou plutôt sa mésaventure, se transforme en une sorte de conte cruel dans lequel l'antihéros, victime s'il en est du carcan, joue sa vie, autant affective, mentale que physique. L'homme se voit alors projeté dans une scène hallucinante, distordue, vécue sur le mode d'une douleur inouïe par les moindres particules de son âme. C'est un monde où l'innommé l'emporte et de loin sur le connu. Bref, l'individu vogue au diable vauvert ! Aussi l'antihéros ne décline-t-il qu'une identité illusoire et pourtant permanente, définitive comme une condamnation perpétuelle. C'est donc un homme sans nom et apparemment sans but, étranger malgré lui, voyageur de la ville, exilé dans la vie, qui décide de regarder droit dans les yeux le carcan. Est-ce suprême inconscience ou lucidité réveillée à l'improviste un jour du monde humain, un monde qui n'en finit pas d'étendre le linceul noir de son carcan ? Toujours est-il que cet homme, déclinant deux nominations d'une extraordinaire banalité, étranger et voyageur, se trouve pris dans la souricière du carcan. Car il y a un prix à payer de vouloir ainsi scruter le fond de l'âme humaine telle que l'ont forgée des millénaires de civilisation faisant de

l'homme une bête rampante, obéissant à tous les pouvoirs, c'est-à-dire aux forts du moment et aux fortunés du jour. Tout se passe, en effet, comme si l'homme était minutieusement réglé à une sorte de pragmatisme de la soumission.

Quand une conscience, générée par des années de douleur, regarde l'existence humaine, il est certain qu'elle s'infligera un spectacle d'horreurs. Et pour cause: et le corps des choses, et le corps des êtres se transforment en entités montreuses se nourrissant jusqu'à la vomissure de l'esprit du voyageur. Naguère, dans *Les nouveaux monstres*, les réalisateurs italiens Mario Monicelli, Dino Risi et Ettore Scola, nous ont bien montré qu'on n'est pas obligé d'aller dans des jungles ni de chercher dans nos pires cauchemars ou encore dans nos imaginations morbides ou avides de sensations pour trouver des monstres. Il suffit de regarder autour de soi, de scruter les comportements des citadins, de sonder les lâchetés de tous les jours pour réaliser que l'homme, mine de rien, accomplit quotidiennement, sous les allures de gestes anodins et inoffensifs, de véritables monstruosité.

Dans *Le Carcan*, c'est justement ce que découvre l'étranger au cours de son voyage-

fuite. Quant au voyage physique de l'étranger, il n'est là que pour planter le décor, ou bien il sert à prendre sur le fait de sa lâcheté cette ville bestialisée à force de consentir à devenir l'espace de tous les abus humains, l'aire de toutes les compromissions, l'agora de toutes les délations ; une agora en tout point semblable à cette place publique qui, au cours d'un autre jour humain, a vu sans broncher condamner puis mettre à mort le brave Socrate. Socrate ! Cet homme simplement coupable de désertier et la meute humaine et les mots de la meute. C'est que, quelquefois, le carcan se montre non seulement intransigeant, mais cruel. Cruel jusqu'au crime !

Le voyage physique de l'homme semble plutôt court, puisqu'il est simplement question de se mouvoir sur les macadams de la ville, en allant du Bas-quartier vers le Haut-quartier. Mais à chaque pas, l'homme ne cesse de parcourir l'existence humaine dans tout ce qu'elle a d'effrayant, de pétrifiant, de morose, de morne ennui, de menaces diffuses, de peurs réelles et irraisonnées... Tout se conjugue dans l'esprit de l'homme pour faire de la ville une province par excellence du mal. Et le mal se lit

justement dans les yeux inquisiteurs des citadins : « *Nulle ombre en effet ne venait éclipser la tache sombre des intérieurs, pas un seul visage éclairé de ces vagues sourires inquiets qui font qu'un étranger ne passe pas inaperçu* ». La ville elle-même, comme façonnée par un architecte démon, se prête en ses étranges ruelles à l'enfermement total et fatal : « *...comme si cette maudite venelle n'avait cessé de tourner sur elle-même ou de continuer sa courbe en cercles excentriques lâchés vers l'infini* ».

L'existence ne change pas dans le Haut-quartier. L'amélioration n'est pas au rendez-vous. Autant dire que l'homme ne se départit guère de son malaise, de ses peurs, de ses terreurs. Pas d'échappatoire, donc : « *L'étranger cherchait inconsciemment des abris imaginaires où la menace n'aurait pu le déposséder de sa coutumière quiétude, mais l'envahissement était si palpable et si fort qu'il se prémunissait déjà des armes qui l'en pourraient défendre* ».

Où qu'il aille, dans n'importe quel quartier de la ville, dans chaque recoin de l'existence, l'homme est en butte au carcan qui le poursuit de ses avances, de ses menaces, de ses agres-

sions... Le voyage, la fuite, ne sauvent pas l'étranger condamné à parcourir l'existence au milieu de ses semblables l'obligeant à d'innombrables contorsions civiques qui finissent par produire d'insupportables crampes dans l'âme et le corps de l'homme.

Hôte encombrant, s'invitant aux moments indus, le carcan se met sur le chemin de l'homme. Le carcan, avec ses vernis de bonnes manières, se comporte en fait comme un bandit de grand chemin, toujours prêt à détrousser l'étranger de son bien le plus précieux : son libre arbitre. Tout cela rend l'atmosphère irrespirable jusqu'à la nausée : *« Des hommes, des femmes, des étrangers, un monde s'obligeaient à lui, avec un manque total de pudeur, avec une telle agressivité que l'étranger en demeurerait saisi, les nausées au bord de la gorge »*.

Et puis arrive ce moment où le carcan se fait plus insistant, plus lancinant, poussant à l'adresse de l'homme les fanges de son visage hideux au point d'arracher au voyageur, fugitif malgré lui, un chapelet de larmes d'un genre nouveau, incernable, indicible : *« C'était un pleur fondamental, sans haine et sans aigreur,*

un pleur existentiel dans ce qui pouvait être convenu d'appeler une non-existence en marche, une glissade vers l'indéfini vibrant des morts. Ce pleur était un cri cru, non un cri de terreur muette, non un cri de tortionnaire piquêre, non un cri de déchirure métaphysique. C'était un pleur entré, rentré, confus mais tentaculaire, grêle peut-être mais résonnant, amer sans doute mais d'une douceur exceptionnellement lointaine, comme la douceur du zéphyr. »

Doté du pouvoir ubiquitaire, le carcan façonne toutes les existences humaines. Il pollue les esprits et finit par affecter les corps. Mais son action rejaillit le mieux dans la duplicité comportementale des êtres. Rien alors ne symbolise mieux ce dédoublement de la personnalité des hommes que ce réceptionniste d'un hôtel où l'étranger vient chercher un repos éphémère et un peu d'amour. Ce marchand de sommeil fait alors tanguer son attitude entre la bienveillance, voire l'obséquiosité, et l'hostilité non dissimulée. La méchanceté se transforme d'ailleurs tout simplement en délation, puisque le réceptionniste livre l'étranger aux hommes en uniforme; hommes justement chargés de

veiller à ce que les lois du carcan ne soient pas ignorées, dépassées, brisées, remises en cause.

Or, sous le règne du carcan social, cette implacable loi qui oblige par la persuasion, sans un soupçon de contrainte physique, tout individu, y compris l'étranger, à se mettre dans la posture mentale du réceptionniste : *« Lui, le pseudo-humaniste, eût certainement reçu les hommes de la même manière que le réceptionniste, vigile satisfait planté au-delà du charnier humain. Il eût de la même manière mélangé affabilité et hypocrisie, générosité et ladrerie, crainte et courage, complaisance et modestie. »*

L'ambivalence humaine est aussi en mesure de se manifester dans le plaisir charnel. En effet, la femme, celle qui devait procurer ce plaisir, arbore la double posture d'humain et d'insecte. L'amour physique se dédouble en une sorte de dévoration de l'esprit et en épuisement des sens. La femme, offrant un plaisir tarifié, a alors tout l'air d'une mante religieuse. Dans de telles circonstances, on comprend aisément que l'acte sexuel ne puisse s'achever que sur la déception et un goût de cendres. Mais le carcan sait aussi, quand il estime qu'il est remis en cause,

que l'équilibre de l'hypocrisie sociale est en danger, user de la force physique, celle précisément qui mobilise les forces de l'ordre envoyées pour arrêter cet étranger, coupable du crime de la différence. La civilisation moderne tient en effet pour suspect tout individu qui fait montre de différence. C'est un manquement intolérable pour le grand théâtre des convenances sociales. Il n'est point indiqué d'être différent dans sa peau, ses mots, ses gestes... et même son mutisme !

Roland Barthes écrivait dans *Mythologies* que la société française de son temps, bien assise dans ses goûts et ses dégoûts, ses plaisirs et déplaisirs, considérait comme anormal, malade, marginal quiconque déclarait qu'il n'aimait pas le vin. Car par cette déclaration, il déclenchait un véritable attentat contre la francité. Sans doute en est-il ainsi pour toutes les sociétés qui se comportent comme les meutes de loups qui excluent tout individu qui ne se plie pas à ses règles et ses codes de conduite.

Pendant une longue période de son parcours, au cours de son voyage au bout du carcan, l'étranger se voit comme le Roquentin sartrien distinguant l'enfer uniquement dans le cœur, la